L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DES ANNONCES JUDICIAIRES:—NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 27 MARS 1847.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR
MAGNE & WISSE,
Imprimeurs et Nº 5, Rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 27 MARS 1847

Mlle BLANGY.

La ravissante danseuse a reparu cette semaine au Théâtre Américain avec un succès non moins grand qu'à sa première apparition. On a vu *Giselle* avec tous les transports de l'enthousiasme. Un nouveau ballet, l'*Illusion de peintre*, cette donné jeudi soir, et Mlle Blangy a trouvé le moyen d'déployer de nouvelles grâces, de nouvelles séductions. Elle y danse surtout un boléro qui doit faire fureur. L'artiste y met une verve, une énergie, un *accent* qu'on ne saurait trop admirer. Rarement elle a été aussi *entraînante* que dans ce pas.

Nous l'avons dit dès ses débuts, Mlle Blangy est une de ces artistes dont le talent gagne à chaque représentation; on découvre sans cesse chez elles des qualités nouvelles qu'on n'avait point remarquées; on se sent de plus en plus séduit, entraîné, ravi; et c'est pour cela que le public lui reste toujours fidèle. Il a répris en foule le chemin du Théâtre Américain; aussi, sauf l'abominable soirée de jeudi, ce theatre a fait salle pleine, et même salle comble tous les soirs Mlle Blangy n'a pas à se plaindre du public, mais aussi le public a singulièrement à se louer de l'artiste, elle met de la conscience à se montrer toujours charmante et pleine de grâce. Elle n'y a pas du reste grand'peine; car la grâce semble être inséparable de sa personne.

Les deux MAJORS-GÉNÉRAUX.—M. Cumming, bien qu'il n'eut par les mêmes prétentions que M. Benton, n'a pas voulu plus que lui accepter le grade de major-général; de sorte que les deux grade, créés récemment par le Congrès, sont encore vacants tous les deux. On dit que le gouvernement ne se hatera pas d'en disposer; mais qu'il les gardera pour s'en servir au besoin.

NATIONAL WHIG.—Sous ce titre va paraître à Washington dans les premiers jours de mai, un journal dont C. W. Fenton sera l'éditeur. Le talent de cet écrivain politique est une garantie de la valeur que prendra la feuille qu'il doit diriger.

AMÉRICE PITTORESQUE.—Il se publie depuis quelque temps à New-York, sous le titre de "North-American Scenery," une série de vues et de sites empruntés à l'Amérique du Nord. Ces sites sont heureusement choisis et possèdent essentiellement la couleur locale. L'exécution n'a rien de bien merveilleux, mais elle est parfaitement naturelle, et elle a le grand mérite de conserver le véritable caractère des lieux. Les trois numéros du "North-American Scenery" qui ont déjà paru, forment un des plus agréables passe-temps que nous connaissons et vous initient parfaitement à la connaissance des lieux qu'ils exposent à vos regards.

ESQUISSE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE.—On republie en Amérique une excellente compilation de Chambers qui porte le titre que nous venons de transcrire. C'est un choix excellent de morceaux empruntés aux écrivains qui ont brillé dans les diverses périodes de l'histoire d'Angleterre. Ces extraits sont accompagnés de biographies courtes et substantielles. Un pareil ouvrage forme un cours complet de littérature anglaise, au point de vue historique. On trouve cette remarquable publication chez J. B. Steel, rue du Camp, 14.

LEGISLATURE DE LA LOUISIANE.

CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS.
Vendredi, 26 mars 1847.

Cette séance a été entièrement consacrée à la discussion des mesures locales.

On lit une lettre par laquelle la Chambre est invitée par le Lycée du Peuple à assister à un discours que doit prononcer, ce soir (hier), dans l'église méthodiste, M. Charles Gayarre.—L'invitation est acceptée.

Après la lecture de plusieurs mémoires et pétitions, M. Smith, au nom du comité judiciaire, recommande à la Chambre d'adopter les bills suivants:—"Acte pour établir un télégraphe électrique entre l'Etat de la Louisiane et le Nord, par la voie de Cincinnati, Pittsburg, &c."—"Acte pour établir un télégraphe électrique entre l'Etat de la Louisiane et le Nord, par la voie de Charleston, Savannah, &c."—Ces deux bills subissent une troisième lecture et passent.

M. Perrin, du comité des réclamations, rapporte un bill pour venir en aide à G. Gregg, W. Gregg et H. Hardy, de la paroisse St. Martin. (Ce bill, passé après avoir été la une troisième fois.

M. Carrigan, du comité des griefs et réclamations, rapporte, sans amendement, le bill dont le but est l'indemnisation du huissier Isaac A. Smith, adopté après un court débat.

M. Ogden (Orleans), président du comité des relations fédérales, auquel avait été référée la résolution de la législature de la Virginie concernant le projet de Wilmot, fait un rapport qui demande le retrait de la résolution.

Sur motion de M. Vason, ce rapport est déposé sur le bureau sujet à l'appel.

M. Cassard, d'un comité spécial, rapporte un projet d'acte relatif à la nomination des jugeurs pour la ville de la Nouvelle-Orléans.

M. Smith fait, au nom d'un comité spécial, un rapport qui l'on recommande l'adoption d'un bill relatifs à la Banque du Commerce. Le bill enjoint à la banque de faire immédiatement distribuer de l'eau, à l'aide des conduits souterrains, dans les différentes parties de la Nouvelle-Orléans, et ordonne à l'avocat général de réclamer par devant les tribunaux la forfaiture de la charte de la dite banque, dans le cas où elle refuserait de se conformer à l'injonction ci-dessus mentionnée. Le bill est mis à l'ordre spécial du jour pour la séance de lundi en huit, et l'impression en est ordonnée.

M. Texada présente la résolution suivante:—Résolu que le comité des améliorations intérieures est et demeure enjoint de s'informer s'il serait possible d'enlever les obstacles qui gênent la navigation du bayou Bœuf jusqu'à l'habitation de John Linton, dans la paroisse Rapides, &c." Cette résolution est adoptée.

M. Porter introduit un bill qui détermine l'époque de la session de la Cour du District, dans le 13e district judiciaire. Le bill subit trois lectures et passe.

Le bill qui détermine les devoirs du jury de police, pour la rive droite du fleuve, paroisse d'Orleans, subit trois lectures et passe.

M. Dupuy réclame la prise en considération du bill relatif à l'acquisition de certains voleurs de droit. Dépose sur le bureau.

Après avoir deuibéré sur plusieurs autres mesures locales, la Chambre s'ajourne à lundi.

FEUILLETON.

MILITONA.
(Voir l'*Abeille* depuis le 12 courant.)

XII.

Non loin de l'ancien couvent de Santo-Domingo, dans le quartier de l'Anti-Querula de Grenade, sur le penchant de la colline, s'élevait une maison d'une blancheur éblouissante qui brillait comme un bloc d'argent entre le vert lonce des arbres qui l'entouraient.

Pardessus les murailles du jardin débordaient comme d'une urne trop pleine, de folles guirlandes de vigne et de plantes grimpantes qui retombaient en larges nappes du côté de la rue.

A travers la grille de la porte on apercevait d'abord une espèce de perisyle, orné d'une mosaïque de cailloux de différentes couleurs, ensuite une cour intérieure, un *patio* pour nous servir de l'expression propre d'une architecture évidemment moresque.

Ce patio était entouré de sveltes colonnes de marbre blanc d'un seul morceau, de la plus gracieuse proportion, dont les chapiteaux, d'un corinthien capricieux, portaient, entre-mêlées à leurs volutes, des inscriptions en lettres arabes fleuries où brillaient encore quelques restes de dorure.

Sur ces chapiteaux retombaient les arcs évidés en cœur, pareils à ceux de l'Alhambra qui formaient, sur les quatre faces de la cour, une galerie ouverte.

Au milieu, dans un bassin bordé de vases de fleurs et de caisses d'arbustes, gémissait un mince jet d'eau qui couvrait de perles les feuilles lustrées et semblait chuchoter, de sa voix de cristal, quelqu'amoureux secret à l'oreille des myrtes et des laurier-roses.

Un tendido de toile jaunonnait la cour et en faisant comme un salon extérieur ou regnait une ombre transparente et une fraicheur délicieuse.

Au mur, était accrochée une guitare, et sur un canapé de crin traînait un large chapeau de paille, orné de rubans verts.

Tout homme en passant par cette rue et en jetant l'œil dans cet intérieur, tout mauvais observateur qu'il fut, n'eut pu manquer de dire: ils vivent des gens heureux. Le bonheur illumine les maisons et leur donne une physionomie que n'ont pas les autres. Les murailles savent sourir et pleurer; elles s'animent ou elles s'ennuient; elles sont revêches ou hospitalières, selon le caractère de l'habitant qui leur sert d'âme: celles-ci ne pouvaient être animées que par deux jeunes amants ou deux nouveaux époux.

Puisque la grille n'est pas fermée, poussons-la et pénétrons dans l'intérieur.

Au fond du *patio*, une autre porte ouverte aussi, nous donnera entrée dans un jardin qui n'est ni français, ni anglais, et dont le bill n'existe qu'à Grenade, une vraie forêt vierge de myrtes, d'oranges, de grenadiers, de lauriers-roses, de jasmins d'Espagne, de pistachiers, de sycomores, de turbinthines, dominant par quelque cypres seculaire s'élevant silencieusement dans le bleu du ciel comme une pensée de mélancolie au milieu de la joie.

A travers ce fouillis de fleurs et de parfums s'élançaient en fusées d'argent les eaux du Cario, amenées du sommet de la montagne par des merveilleux travaux hydrauliques des Arabes.

Des plantes rares s'épanouissaient en gerbes dans de vieux vases moresques, aux anses découpées à jour, au galbe plein de svelteesse, tout cousteliés de versets du Coran.

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable était une allée de lauriers aux troncs polis, aux feuilles métalliques, le long de laquelle regnaient deux bancs à dossiers en sièges de marbre, et couraient deux ruisseaux d'eau qui diamantaient dans une rigole d'albâtre.

Au bout de cette allée, sur le pavé de laquelle le prodigieux soleil de l'Andalousie jouvait à peine prêter quelques dards d'or à traverse le resserre des feuilles, s'élevait un petit bâtiment de forme élégante, une espèce de pavillon de cieux qu'on appelle, à Grenade, tocador ou mirador, et d'où l'on peut d'une vue étendue et pittoresque.

L'intérieur du *mirador* était en tulipon de couleur moresque. La voûte de celles que les Espagnols appellent *media-naranja*, offrait une ajouré ressemblant à des arabesques et d'ornement, qu'elle ressemblait plutôt un madrépore ou un gâteau d'abeilles, que l'œuvre de la patience humaine, les grottes à cristallisation offrent seule cette abondance de stalactites sculptées.

Au fond, dans le cadre de marbre de la fenêtre, qui s'ouvrait sur un abîme, étincelait le plus splendide tableau qu'il soit donné à l'œil humain de contempler.

Sur les premiers plans, à travers un bois de lauriers énormes, parmi des rochers de marbre et de porphyre, le Genil accourt, par saut et par bonds, de la Sierra et se déploie d'aller rejoindre Grenade et le Darro, plus loin, s'étendre la riche Vega avec sa végétation opulente, et tout au fond, mais si près qu'il semble qu'on puisse le toucher, les montagnes de la Sierra-Nevada

Dans ce moment, le ciel se couchait et s'enflammait les cimes neigeuses d'un rose à qui rien ne peut se comparer: un rose tendre et frais, lumineux et vivant, un rose idéal, dirais-j'une nuance introuvable ailleurs qu'au paradis, ou à Grenade, un rose de vierge écoutant pour la première fois un aveu d'amour

Un jeune homme et une jeune femme, appuyés l'un près de l'autre au balcon, admiraient ensemble ce sublime spectacle: le visage du jeune homme reposait sur la tiede de la jeune femme, avec le chaste abandon de l'amour partage.

Après quelques minutes de contemplation silencieuse, la jeune femme se releva, et fit voir un visage charmant qui n'était autre, comme nous l'avons fort bien deviné, que celui de Mme Andrès de Salcedo, ou Militona, si ce nom, sous lequel ils l'ont connue plus longtemps, leur plaît davantage.

Il n'est pas besoin de dire que ce jeune homme était Andrès.

Aussitôt le mariage conclu, Andrès et sa femme étaient partis pour Grenade, où il possédait une maison venant l'héritage d'un de ses oncles—Fuscana avait claim au Edwards à Londres. Chaque couple cédant ainsi à son instinct: le premier cherchant le soleil et la poesie, le second la civilisation et le brouillard.

Ainsi qu'elle l'avait dit, Militona n'avait pas voulu entrer tout de suite dans la maison, où son union avec Andrès lui donnait droit de tenir un rang; elle aurait craint de faire tonger Andrès par quelque harmonie ignorance, et dans cette heureuse retraite elle était prête à oublier les étonnements naïfs de la pauvreté.

Elle avait gagné singulièrement au physique et au moral. Sa beauté, qu'on aurait pu croire parfaite, avait augmenté—Quelqu'un, dans l'atelier d'un grand sculpteur, on voit une statue admirable qui vous semble finie, mais l'artiste trouve encore moyen d'ajouter de nouvelles perfections à ce que l'on croyait achevé—Il en était ainsi de la beauté de Militona: le bonheur lui avait donné le suprême poli; mille détails charmants étaient devenus d'une délicatesse exquise par les recherches et les soins que permet la fortune. Ses mains, d'une forme si pure, avaient blanchi, les quelques intigrerus causées par le travail et le soleil disparaissaient, s'étaient cicatrisées. Les lignes de son beau corps ondulaient plus moelleuses, avec la sécurité de la femme et de la femme riche. Son heureuse situation s'épanouissait en toute liberté en jeunesse fleurs, en parfums et en fruits; son esprit vierge recevait toutes les notions et se les assimilait avec une facilité extrême. Andrès jouissait par le bout de son doigt, pour ainsi dire, dans la femme qu'il aimait, une femme supérieure à lui première.

Au lieu du désenchantement de la possession, il trouvait chaque jour à Mme de Salcedo une qualité nouvelle, un charme inconnu, et applaudissait d'avoir eu le courage de faire ce que le monde appelle une folie, c'est-à-dire d'épouser, d'une riche, une pauvre fille sage, admirablement belle, et passionnément amoureuse de lui.

Ne devrait-ce pas être pour les gens qui ont de la fortune une espèce de devoir de retirer de l'ombre et de la misère les belles filles vertueuses, les reines de beauté sans royaume, et de les faire monter sur le trône d'où qu'leur est dû?

Rien ne manquait à la félicité d'Andrès et de Militona. Seulement, elle pensait quelquefois au pauvre Juancho, dont personne n'avait plus entendu parler; elle aurait bien voulu que son bonheur fît le désespoir de personne, et l'idée des souffrances éprouvées par ce malheureux la troublait au milieu de sa joie.—Il m'aura sans doute oubliée, se disait-elle comme pour s'étourdir; il sera allé dans quelque pays étranger, loin, bien loin.

Juancho avait-il, en effet, oublié Militona? La chose est douteuse. Il n'était pas loin que le penait la jeune femme, car au moment où elle s'abandonnait à cette pensée, elle crut entrevoir, à la crête du mur, du côté du precipice, elle crut vu, à travers le feuillage, scintiller une pruelle fine, phosphorescente comme celle d'un tigre, qu'elle reconnut à son éclat.

—Veux-tu venir faire notre promenade au Généralife, du Andrès à Mme de Salcedo, rapprier les parfums amers des lauriers-roses et en l'indiscrétant le moins sur les cyprès de Zoraïbe et de Chaine-des-Cours?

—Il fait encore bien chaud, mon ami, et je ne suis pas habituée, répondit la jeune femme.

—Comment, tu n'es charmante avec ta robe blanche, ton bracelet de corail et la fleur de grenade qui éclate à ton oreille. Jette une mantille là-dessus, et les rois maures seront capables de ressusciter, quand tu traverseras l'Alhambra.

Militona sourit, ajusta les plis de sa mantille, prit son éventail, cet inséparable compagnon de la femme espagnole, et les deux époux se dirigèrent du côté du Généralife, suivi, comme chacun sait, sur une éminence reliée à celle que couronnent les tours rouges de l'Alhambra par un ravin, le plus pittoresque qui soit au monde, et où serpente un sentier bordé d'une végétation luxuriante dans lequel nous avons cueilli de quelques pas M. et Mme de Salcedo, qu'avancent lentement sous la voûte de feuillage en se tenant par le bout de la main et en balançant leurs bras comme des enfans joueurs.

Derrière le tronc de ce figuier, dont les feuilles vertes et sombres font comme une nuit sur le sentier qui s'étrangle, est-ce une erreur? il nous semble avoir vu lure comme le canon d'une arme à feu, comme l'éclair de cuivre d'un trombion qui s'abaisse.

Un homme est couché à plat-ventre dans les lentisques et les azerolier comme un jaguar l'affût de sa proie et qui mesure en pensée le saut qu'il doit faire pour lui tomber sur les épaules: c'est Juancho, qui vit depuis deux mois à Grenade, et qui a pris les tanières de "Tragloditas des Gitanos, cruzeres le long des escarpemens de Monte-Sagrado, où sont les caves des martyrs. Ces deux mois l'ont vieilli de dix ans; il a le teint noir, les joues creuses, les yeux ardens comme un homme que dévore une pensée unique.—Cette pensée est celle de tuer Militona!

Vingt fois déjà, car il rôde sans cesse autour d'elle, invisible et désenchantable, épiant l'occasion, il aurait pu mettre à exécution son projet; mais toujours au moment le cœur lui avait manqué.

En venant à son embuscade, car il avait remarqué que tous les jours, à peu près à la même heure, Andrès et Militona passaient par ce chemin, il s'était jure par les sermens les plus formidables d'accomplir sa funeste résolution, et d'en finir une fois pour toutes.

Il était, le dissant pour ramon suprême et dernier encouragement au meurtre

—Elle a tué mon ame, je puis bien tuer son corps!

Un son de voix rieuses et claires se fit entendre au bout du sentier.

Juancho tressaillit et devint livide; puis il arma le chien du trombion.

—N'est-ce pas, disait Militona à son mari, en dirait le sanctuaire qui même sur l'arabia terrestre; ce ne sont que fleurs et parfums, chants d'oiseaux et rayons.... Avec un chemin pareil on serait fâché d'arriver même au plus bel endroit!

Elle était, en disant ces mots, survenue près du figuier fatal.

—Qu'il fait bon, qu'il fait frais ici! Je me sens toute légère, toute heureuse.

La gueule du trombion invisible était orientée parfaitement dans la direction de sa tête qui n'avait jamais été plus rose et plus souriante.

—Allons pas de faiblesse, murmura Juancho, en mettant le doigt sur la gachette de la détente. Elle est heureuse, elle vient de le dire, jamais moment ne fut plus favorable. Qu'elle meure sur cette phrase!

C'en était fait de Militona. La bouche du trombion, cachée par le feuillage, touchait presque à son oreille, une seconde de plus, et cette tête charmante allait voler en éclats, et toute cette beauté, se former qu'un affreux mélange de sang, de chair et d'os brisés.

Au moment de briser son idole, le cœur de Juancho se gonfla; un nuage passa sur ses yeux; cette hésitation ne dura que l'espace d'un éclair, mais elle sauva Mme de Salcedo, qui ne eut jamais qu'peri elle avait cours et qui achève sa promenade au Généralife avec la plus grande tranquillité d'esprit.

—Allons, décidément, je suis un lâche, dit Juancho en s'enfuyant à travers les broussailles, je n'ai de courage que contre les chevaux et les hommes.

Quelque temps après la renommée répandit d'un torero qui faisait prodiges d'adresse et de valeur; jamais on n'avait vu de torero pareil: il disait venir d'Amérique, de Lima, et en ce moment donnait des représentations à Puerto-de-Santa-Maria.

Andrès, qui se trouvait avec sa femme à Cadix, où il avait cité dire adieu à un ami en partance pour Manille, eut le desir, bien naturel pour un Andalous comme lui, d'aller voir ce héros tauromachique; Militona, quoique douce et sensible, n'était pas femme à refuser une semblable proposition, et tous deux se descendirent sur la plage, afin de prendre le bateau à vapeur qui fait la traverse de Cadix à Puerto-de-Santa-Maria, tant, une de ces petites barques qui ont un trou ouvert, percé de chaque côté de leur taille-mer, ce qui permet de leur prêter une apparence de vie et de humain dont peut seul manquer.

Il regrint sur le pont une actrice et un mouvement extraordinaires, les patrons des barques s'arrachaient les passagers, et passaient alternativement des flageolets aux tambours, les cris, les jurons, les quolibets croisaient leurs feux roulans, et de minute en minute, un cagoul traînant sa robe laine, étant emporté comme une bombe du rivage sur le bleu du ciel de la rade

Andrès et Militona prirent place à la poupe de l'une d'elles, dont le patron, bronzant gravement, en tendant le coude à la jeune femme pour la faire monter sans bond, le vers de la chanson des taureaux de l'arène

Levez un peu ce petit pied.

Cadix présente un aspect admirable du côté de la mer et mérite tout à fait les éloges que Byron lui adresse dans ses strophes. On dirait une ville d'argent posée sur un lit de fleurs et saphir: c'est la patrie des belles femmes, et ce n'est pas faire un mensonge que de dire Militona que de dire qu'elle y était regardée et suivie sur l'Alameda de quelque officier attitré.

Aussi, c'est qu'elle était adorable avec sa mantille de dentelles blanches, la rose dans les cheveux, son mouchoir de cou aussi, et son petite fait pour deux passes, son gant de parfumeries et de franges qui jouets et aux entournures, sa jupe aux larges volans, ses bas à jour plus amoureux que des toiles d'araignées, enfermant une jambe faite au tour, ses pieds secrets de satin chaussant, et dignes de jouer au pied du monde, et dont on eut pu dire, comme dans la chanson espagnole: la jambe est une tentation, le pied est une maison

En longeant le rivage, Militona avait conservé son amour pour les modes et les usages espagnols; elle ne savait faire la langueur mangeuse, et quoique fût avoir des chapeaux suspect pour aller voir les Alpes et les Pyrénées, elle n'abandonnait pas de cette faculté. Le costume que nous venons de décrire montre que cette singularité aimait peu des modes de Paris.

Cette population vetue de couleurs brillantes, sur le port n'a pas encore envahi tout à fait l'Andalousie, qui fournissait sur la plage, un bataillon d'alpiste de la Mancha, et dans les cabarets voisins en attendant la course, tournoit un spectacle des plus gais et des plus animés.

Aux matelots se mêlaient des beaux cos en vestaires, et posés sur la tête, qui encadrent si bien les visages d'une jeune mais des femmes de Puerto-de-Santa Maria et de Xérès de la Frontera. Les plus jeunes pendent au moins chor de charcuse des pochés de devant de leur veste, se dandinent et prenaient des airs en s'appuyant sur leur vara, espèce de canne brûlante, ou s'adressent des sendos lorgnades dans leur patois doucereux, et presque entièrement composé de voyelles

L'heure de la course approchait, et chacun se dirigeait du côté de la place en racontant des merveilles du torero, qui, d'ordinaire, ne tardait pas à embroché subitement tout vif, ne tarderait pas à dépasser Montes lui-même, car il avait certainement tous les dieux au corps

Andrès et Militona avaient dans leur loge et la course commença

Ce fameux torero était vêtu d'or; un vestiaire tout garnie de plus et d'ornement de soie avait un richesse et un éclat inconnus avec la physionomie farouche et presque sinistre de celui qui la portait, une ceinture jaune tournait autour de sa flanca maigre; dans cette charpente il n'y avait que des muscles et des nerfs.

Sa figure brune était coupée de deux ou trois rides tracées plutôt par l'ongle tranchant d'un souci que par le fer des ciseaux; du reste, bien que jeunes et hardi, il était de cette maigre, âge mûr il y avait pas mieux empreinte

Ce visage, cette tournure ne semblaient pas inconnus à Andrès; mais cependant il ne pouvait deviner aucun souvenir

Militona n'avait pas besoin un seul instant; mais elle reconnaissait avec un même, elle avait tout de suite reconnu Juancho! Ce profond changement opéré en si peu de temps l'effraya, en lui montrant quelle passion terrible était celle qui avait ravagé à ce point cet homme de bronze et d'acier.

Elle ouvrit précipitamment son éventail pour cacher sa figure et se rejeta en arrière, en disant à Andrès d'une voix brève: C'est Juancho!

Il ne l'était réellement trop tôt; le torero l'avait vue; il lui fit de la main comme une espèce de salut

—Tiens! c'est Juancho, l'ami d'Andrès; le pauvre diable a bien changé, il a vieilli de dix ans. Ah! c'est lui qui est la nouvelle type, dont on parle tant: il a repris le métier.

—Mon ami, allons-nous en, fit Militona à son mari. Je ne sais pourquoi, je me sens toute accablée; je me semble qu'il va se passer quelque chose de terrible.

—Que veux-tu qu'il arrive, répondit Andrès; ce n'est les chôtes de pierdores et les vertiges de chevaux obligatoires.

—Je crains que Juancho ne fasse quelqu'extravagance, ne se laisse aller à quelque acte de fureur.

—Tu as toujours ce méchant coup de navajo sur le cœur. Suis-moi avec le taureau, et heureusement tu l'ignoreras, je te dirai que cela ne peut arriver d'après ce lui, non, *ha ha* idées. D'ailleurs ce brave garçon a dû avoir le temps de se calmer.

Juancho fit des prodiges: il agissait comme s'il eut été invulnérable à la façon d'Achille ou de Roland; il prenait les taureaux par la queue et les faisait valser, il leur passait les pieds entre les cornes, et les franchissait d'un saut; il leur arrachait les devises, se plantait droit devant eux et se livrait avec une audace sans exemple, aux plus dangereux manèges de cape.

Le peuple enthousiasmé applaudissait avec frénésie et remuait qu'on n'avait jamais vu comme pareille depuis le cid Campedor.

La quadrille des toreros, électrisée par l'exemple, semblait ne plus connaître aucun péril. Les picadores s'avançaient jusqu'au milieu de la place; les banderilleros posaient leurs flèches entourées de découpures de papier, sans en manquer une. Juancho secondait tout le monde à temps, savait distraire la bête farouche et l'attirer loin de l'Espagnol qui gisait à un chulo, et le taureau allait lui ouvrir le ventre, et Juancho ne l'avait fait reculer au péril de sa vie.

Toutes les estocades qu'il donnait étaient portées de droit et du haut vers les épaules de la bête, enrênées jusqu'à la garde, et les taureaux tombaient foudroyés à ses pieds sans que le cachetero ait eu besoin de venir terminer leur agonie avec son poignard.

—Tudieu, disait Andrès, Montes, le Chiclanero, Arjona, Jabi et les autres n'ont qu'à se bien tenir, Juancho les dépassera tous si ce n'est déjà fait.

Mais une semblable fête ne devait pas se renouveler; Juancho atteignit cette fois aux plus hautes sublimités de l'art; il fit des prodiges qu'on ne reverra plus. Militona elle-même ne put s'empêcher de l'applaudir; Andrès trépignait; le délire était au comble; des exclamations frénétiques saluaient chaque mouvement de Juancho.

On lâcha le sixième taureau.

Alors il se passa une chose extraordinaire, inouie; Juancho, après avoir manœuvré supérieurement le taureau et fait des passes de muleta inimitables, prit son épée, et au lieu de l'enfoncer dans le col de l'animal, comme on s'y attendait, la prit en lair avec tant de force qu'elle fut si planter dans la terre en pirouettant à vingt pas de lui.

—Que va-t-il faire? s'écria-t-on de toutes parts. Ce n'est pas du courage, c'est de la folie! quelle nouvelle invention est cela! Va-t-il tuer le taureau en lui donnant une croquignole sur le nez!....

Juancho lança sur la loge où se trouvait Militona un regard ineffable où se fondaient tous son amour et toutes ses souffrances, et resta immobile devant le taureau.

L'animal baissa la tête. La corne entra tout entière dans la poitrine de l'homme et remortit rouge jusqu'à la racine.

Un colosal cri d'horreur composé de mille voix monta vers le ciel.

Militona se renversa sur sa chaise, pâle comme une morte. Pendant cette minute suprême elle avait aimé Juancho.

FIN.

THÉOPHILE GAUTIER.

COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI SOIR, 26 mars 1847.

COTON.—Arrivé depuis le 22 courant, de Louisiane et Mississipi, 3,578 balles, Tennessee et North Alabama, 7,604; Arkansas, 743, Mobile, 6, en tout 14,130 balles. Expédié dans le même temps pour Liverpool 2,577 balles; Hull 9,015; Havre, 700, Malaga, 318, New-York, 324, Boston, 987, Baltimore, 134; en tout 8,974 balles; qui fait une addition dans le stock de 5,863 balles, et laisse en main, y compris ce qui se trouve à bord de navires non expédiés aujourd'hui, un stock de 283,192 balles.

ETAT DU COTON.

1846 Sept. 1er. Stock en mains...		6,549
Arrivé durant les trois jours.....	14,130	
Arrivé antérieurement.....	585,396	
		599,426
		605,975
Expédié durant les trois jours.....	8,974	
Expédié antérieurement.....	274,344	
		283,318
		322,657

Le marché au coton est resté dans le même calme qu'il était plongé à l'époque de notre dernier rapport. Les ventes n'ayant pas dépassé 4,000 balles, dont 1,900 écoulées aujourd'hui. Il y a généralement peu de dispositions à opérer avant la réception des prochaines nouvelles d'Europe. Les prix ont eu quelque peu moins fermes; cependant nous ne croyons pas devoir changer les chiffres de nos cotes.

CLASSIFICATION DE LIVERPOOL.
LOUISIANE ET MISSISSIPI.

INFERIOR.....	@	9¼
ORDINARY.....	9¼ @	10
MIDDLING.....	10¼ @	10½
GOOD MIDLING.....	10¾ @	10⅞
MIDDLING FAIR.....	11½ @	11¾
FAIR.....	11½ @	11¾
GOOD FAIR.....	@	
GOOD AND FINE.....	@	

TENNESSEE ET NORTH ALABAMA.
Average list.

GOOD.....	00 @	00
COMMON.....	00 @	00
EXTREME PRICE.....	00 @	00

VENTES—28 balles @ 11 c.; 108 @ 10¾; 35 @ 11¼; 30 @ 10⅞; 110 @ 10½; 110 @ 10¼; 30 @ 10⅝; 310 @ 11 c.; 147 @ 10¾; do @ 13¾; 130 @ 11¼; 750 id.—

TABAC—Les transactions faites sur cet article depuis notre dernière revue, n'ont etc que de peu de importance. Nous avons reçu aujourd'hui 200 boucaus de Virginie, 1½ @ 2½; fair 2 @ 3½; 50 id. 4½; 100 id. 5 @ 6½ à la livre, 1 ½ pour les qualités extrêmes. Il n'y a pas de ventes sur plantation.

SUCRE HAVANE.—Point de changement sur aucune cette sorte de sucre

MELASSES.—Grand calme sur cet article. Les ventes n'ont pas été plus de 900 barils, aux prix de 2½ @ 2¾ cts le gallon.

FARINE—Le marché est sans fermeté. Ventes de 12½ @ 25 cts 20,000 barils entrés pris en grande partie à $5 50, marques de l'Ohio. Il semble détenteurs préfèrent attendre les nouvelles d'Europe pour se prononcer en faisant.

GRAINS—Il y a beaucoup de demandes pour Maïs. On a fait 60,000 boisseaux à 50 cts. Le blé a été vendu de 15,000 boisseaux à 80 cts. Le seigle a été vendu de 73 @ 75 cts le boisseau en sacs.

PRODUITS DE L'OUEST. Le marché a été pendant la semaine n'éprouve aucun changement depuis notre dernière revue. Porc: les transactions ont été modérées aux anciennes cotes: 100 barils à 8 @ 8½ @ 9 @ 9½ @ 10 @ 10½ @ 11 @ 11½ @ 12 @ 12½ @ 13 @ 13½ @ 14 @ 14½ @ 15 @ 15½ @ 16 @ 16½ @ 17 @ 17½ @ 18 @ 18½ @ 19 @ 19½ @ 20 @ 20½ @ 21 @ 21½ @ 22 @ 22½ @ 23 @ 23½ @ 24 @ 24½ @ 25 @ 25½ @ 26 @ 26½ @ 27 @ 27½ @ 28 @ 28½ @ 29 @ 29½ @ 30 @ 30½ @ 31 @ 31½ @ 32 @ 32½ @ 33 @ 33½ @ 34 @ 34½ @ 35 @ 35½ @ 36 @ 36½ @ 37 @ 37½ @ 38 @ 38½ @ 39 @ 39½ @ 40 @ 40½ @ 41 @ 41½ @ 42 @ 42½ @ 43 @ 43½ @ 44 @ 44½ @ 45 @ 45½ @ 46 @ 46½ @ 47 @ 47½ @ 48 @ 48½ @ 49 @ 49½ @ 50 @ 50½ @ 51 @ 51½ @ 52 @ 52½ @ 53 @ 53½ @ 54 @ 54½ @ 55. New York a reçu pour 2½ @ 2¾ pour cent de escompte à vue, 3 @ 3½ pour cent de escompte

FRETS—Il y a eu un changement sur le fret à Liverpool, pour Liverpool 9/16 d. Pour Hull 9/16 d. Pour le Havre 1/8 c. Pour Anvers 1/8 d. Pour le Havre 1/8 c. Pour Anvers 1/8 d. Pour le Havre 1/8 c. Pour Anvers 1/8